

La dernière farce de Vagnol

Autor(en): **Dreveton, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 48

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196575>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

geois ont supporté avec patience les lourdes charges qui leur étaient imposées. En présentant mon billet de logement au recteur Corninbœuf, chanoine de l'église de St-Nicolas, il me dit avec un accent de cordialité : « Monsieur, veuillez regarder ma maison comme la vôtre et prendre tous vos repas chez moi; j'ai été aumônier de régiment et j'ai apprécié l'avantage d'être bien traité. »

Quelques-uns de mes soldats étaient logés au couvent des Cordeliers, qui avait pour supérieur le père Girard. J'eus ainsi l'avantage de faire connaissance avec cet aimable et spirituel vieillard, âgé de 82 ans, et dont la conversation offrait un grand charme.

L'ordre de notre licenciement, ardemment désiré, arriva le 5 janvier 1848, et le 7 nous étions de retour dans nos foyers.

H. v. M.

Châcrebleu.

Et Jean-Gabriel Peluchet, dit Châcrebleu, municipal, bouchier de la commune, membre de la commichon d'Inspecchon des jécôles, entra dans l'école des filles.

Jean-Gabriel Peluchet frisait la soixantaine. C'était un vieillard assez vert, teinté de rubis au nez et aux pommettes des joues, avec des formes anguleuses et un dos voûté. Il appartenait à cette époque où l'instruction primaire était en quelque sorte facultative; ayant peu hanté les écoles, il savait, comme M. Jourdain, tout au plus lire et écrire. Je me trompe, il calculait admirablement. Riche et possédant un beau domaine, il avait promptement gravi l'échelle des honneurs communaux que nous avons énumérés. Il tenait, comme on dit, la *palanche* de la commune.

Nous avons essayé d'exprimer par l'écriture le singulier défaut de prononciation de Jean-Gabriel. Dans sa bouche les *s* et les *ti* devenaient régulièrement des *ch* et des *j*.

On l'avait surnommé Châcrebleu à cause de son juron habituel qu'il défigurait encore en le prononçant à sa manière.

À l'entrée de Jean-Gabriel dans la salle, l'institutrice et les jeunes filles se levèrent, celles-ci avec une certaine lenteur qui fut remarquée du municipal, car il dit sur le champ : — Bonjour, mademoiselle, vous devriez j'apprendre à chés j'enfants le respect de l'autorité. Quand un membre de la commichon et churtout un municipal vient dans la schalle, toutes doivent che lever d'un cheul coup.

L'institutrice s'inclina sans répondre.

Puis Jean-Gabriel se promena en long et en large, les mains derrière le dos. Tout à coup, avisant à l'extrémité d'un banc une fillette assez gentille :

— Jeannette, ton père a-t-il mené en bas che moule de foyard qui était devant chez vous ?

— Non, monsieur, pas encore.

— Dis-lui de ne pas le vendre avant de m'avoir reparlé !

Et Jean-Gabriel continua sa promenade.

Les élèves copiaient des modèles d'écriture. Jean-Gabriel jetait de temps en temps un regard plus ou moins amical sur certaines jeunes filles de sa connaissance. Le *plus* était pour les enfants des bons paysans, le *moins* pour les enfants pauvres, qu'il connaissait bien, étant boursier de la commune. Il s'arrêta près de la fille de l'assesseur et prenant son cahier :

— Que chest beau, dit-il, chés majuscules, cha vous j'a un air noble et dichtingué. Cheulement il me cheuble que les jigèdes ne sont pas j'achez dégagés. Mademoiselle, il faut leur faire faire plusieurs pages de jijdés.

L'institutrice se tourna pour cacher son malaise.

Quelques élèves moins prudentes éclatèrent de rire.

— Châcrebleu, s'écria-t-il, il paraît qu'il y a de l'indisciplinè ichi. Pourquoi riez-vous quand on vous parle? Je ferai mon rapport à la commichon.

On passa à la leçon de géographie.

Jean-Gabriel voulut juger par lui-même de la force des élèves :

— Jélie, dit-il, viens jà la carte.

La jeune fille obéit.

— Montre-moi la montagne du Cunay.

Zélie devint rouge et ne souffla mot.

— Tu ne chais donc pas jô est la montagne du Cunay, qui est droit derrière le village et qui appartient au coujin Etienne.

— Mais c'est là carte de l'Afrique, hasarda Zélie, et le Cunay est peut-être sur celle d'Europe.

— Châcrebleu, chest vrai. Allons jà la carte de l'Europe.

Pas plus de Cunay que dans ma main.

Enfin sur la carte de la Suisse, on découvrit certaine sommité, et l'inspecteur y appliqua le doigt.

— Cha, c'est le Cunay, j'en chuis chûr.

Jean-Gabriel était fatigué !

— Mes jenfants, dit-il, j'eschpère que vous ferez des progrès et que vous cherez plus chages une autre fois. Nous chommes tout près de la vijite, et chelles qui feront bien auront dix chentimes de plus que les jautres.

Bonjour, mademoiselle, et châcrebleu, travaillez, mes jenfants.

Et il sortit majestueusement. Toutes les jeunes filles se levèrent sans la moindre hésitation. Après l'avoir constaté, Châcrebleu ferma la porte et alla boire chopine.

Les poires.

Un soir, au coin de l'âtre, attendant le repas, A sa vieille Fançon, disait le gros Lucas : — Oh ! si notre Jean-Pierre obtenait cette place ! Si je voyais mon fils, au château, garde-chasse ! Femme, c'est l'intendant qui donnera l'emploi, Et... ces poires, chez lui... feraient plaisir, je crois. Demain, qu'à ton lever, ta corbeille soit prête ; Demander la main pleine est la manière honnête. Tu diras (si nos vœux pouvaient être accomplis) Qué nous aurons bientôt du chasselas exquis. — Je comprends, répondit la vieille ménagère. Le couple en était là, lorsque dans la chaumière, Arrive l'intendant l'air joyeux et pressé : — Vivat ! j'ai si bien fait que Jean-Pierre est placé, Jean-Pierre est garde-chasse ! et nos gens de lui dire Des grand merci, Dieu sait ! L'autre enfin se retire. — Brave homme, bon enfant ! dit le vieillard touché : « Femme, portons, demain, ces poires au marché ! »
J. PORCHAT.

Epîteaux, lo chauffeü.

Lo tsemin dè fai que va ora du Lozena tant-que pè lo fin fond dâo Valai n'allavè d'a premi què tantqu'à Velanâova et cliâo d'Aglio, dè Bex et d'amont per là, que n'aviont min dè trein, étiont bo et bin d'obedzi dè preindrè la pousta àobin d'allà à pi.

Quand don la Compagni O. S. (l'Osse, coumeint on l'ài desâi) eut fè posâ lè railès dè cè premi tsemin dè fai, quand l'uront lèvà la frèta à totès lè garès et que tot fut prêt po einmodâ lo premi trein, n'ètâi pas question, lào failai onco on moué dè dzeins po fèrè allâ tot cè commercè.

Lâo failai dâi cheffes po lè garès, dâi gaillâ po bailli lè beliets, po portâ lè marchandi, dâi gardès dè baragnès po gravâ ài dzeins dè passâ quand lè treins arrevâvant, pu l'âo z'ein failai po pertousi lè cartès dein lè vuagons et, l'essentiet, s'agessâi dè trovâ dâi gaillâ po fèrè allâ lè machines et dâi chauffeü po mètrè lo tserbon et attusi.

Coumeint vo peinsâ, d'a premi, cein n'ètâi pas onco tant ézi dè recrutâ tot cè mondo, assebin la Compagni a età d'obedzi d'einrôlâ on pou ti cliâo que sè presèintâvont.

On étâi pas tant défecilo : po lè cheffes dè garès, poru que satsant fèrè on pou lào nom et breinlâ la sennalle quand lè treins dévassant modâ, l'est tot cein qu'ein failai ; et po cliâo qu'allâvont su lè machines, poru que satsant maniè on pou lo commercè, l'ètâi bon, mâ failai que potséyant âo tot fin totès cliâo picès et que tot cein reluisè coumeint on meriâo.

On certain Epîteaux, dè pè Maracon, s'ètâi eingadzi po chauffeü et fasâi adrà bin son serviço, mâ lo gaillâ ne sè tsaillessâ pas dè potsi, l'avâi adè la flème quand s'agessâi dè maniè la patta, assebin sa machine étâi adè coffa.

On dzo que son trein étâi arrètâ à Cully, lo cheffè dè gare l'ài fè :

— Dis-vâi Epîteaux, t'è faut potsi ta machine on pou, mi què cein, se te n'as pas einvia que la Compagni tè balliâi ton condzi. Vouâte-vâi : la tsemena est tot'eimpacotaie, lè biellès et lè pistons sont tot rodzes, tant sont rouillès, lo subliet est plien de vert-dè-gris, te vas vâirè, t'è su d'avâi on rappoo ion dè stâo quatro matins !

— Cein ne vâo rein derè, l'ài fe Epîteaux, lè tsévaux que ne sont pas étrelhi traçont asse rudo que cliâo que le sont !

C. T.

La dernière farce de Vagnol.

Chaque année, en septembre, je vais passer quelques jours à Villeroche-sur-Isère... Autrefois, ma première question, en me retrouvant dans ma ville natale, au milieu de mes amis, était toujours celle-ci : « Que devient Vagnol !... Conte-moi ses nouveaux exploits ».

Or, l'année dernière, le soir même de mon arrivée, je rencontrais, assis sur la terrasse du *Café des Dauphins*, mon camarade Lucien Frandon. Après une chaude poignée de mains et les compliments d'usage, je jetai un regard dans la salle, d'aspect reposant et tranquille, avec ses dorures ternies et ses peintures murales presque effacées par la fumée des innombrables pipes culottées par les bons bourgeois de Villeroche, durant les longues soirées d'hiver.

— Qui cherches-tu ? me demanda enfin Lucien, en face de qui je m'étais assis.

— Vagnol, parbleu !

— Hélas ! tu ne le reverras plus ici.

— On l'a donc expulsé ?

— Non. Il « s'est expulsé » tout seul... Il est mort.

— Mort !... Quel malheur !...

— Dis plutôt : quelle délivrance ! Je connais des gens qu'une fausse honte a seule empêchés d'illuminer le soir de ses funérailles.

Tandis que Lucien achevait sa phrase, la figure pâle et anguleuse du défunt m'apparaissait, avec ses petits yeux dissimulés sous les lunettes, ses lèvres minces, ses courts favoris grisonnants.

En dépit de son physique et de sa tenue soignée et cossue qui n'auraient jamais laissé soupçonner une telle tendresse, Paulin Vagnol était un terrible fumiste. Il n'a manqué à sa gloire qu'un plus vaste théâtre pour éclipser celle de tous les Lemice-Terrieux de ce siècle.

Il était né fumiste, comme d'autres naissent musiciens ou poètes. Il avait la farce dans le sang, dans les moelles. Désolé de cette vocation dont l'origine atavique lui échappait complètement, son père, honnête négociant, l'avait pourvu, jadis, dans l'espoir de l'assagir, d'une étude d'avoué. Mais, au bout de quelques années, comme l'incorrigible Paulin consacrait la plus grande partie de son temps à mystifier ses collègues et les membres du tribunal, le président l'avait fait appeler, un beau jour, dans son cabinet, et, de sa voix grassoyante, lui avait dit :

— « Maître Vagnol, je regrette d'être obligé de vous donner un tel conseil, mais, croyez-moi, dans l'intérêt de votre propre sécurité, cédez votre charge. Vos confrères sont exaspérés et pourraient se porter, un jour ou l'autre, à de fâcheuses extrémités sur votre personne. Je ne veux pas que votre sang rougisse les dalles du prétoire. Cherchez, au plus vite, un successeur. La magistrature tout entière vous demande, par ma bouche, ce sacrifice ».

Vagnol s'inclina, et, comme son père était mort, qu'il était désormais maître de ses actions et ré-

solu à ne pas se marier, il remit, quelques mois plus tard, son étude. Il put, dès lors, suivre librement sa vocation. Pendant vingt ans, elle s'exerça aux dépens de ses compatriotes. Parmi ses victimes figuraient, en première ligne, les habitués du *Café des Dauphins*; mais, en vertu d'un serment solennel auquel on l'avait contraint en le menaçant du sort de Fualdès, il leur réservait les farces anodines dont nul ne songeait à se fâcher.

Pourtant, malgré son aplomb, il n'avait jamais osé lancer la moindre plaisanterie à l'adresse de M. Maigrinet, un petit bonhomme à la physionomie grincheuse, au regard sournois, veuf depuis longtemps, et que personne ne se souvenait d'avoir jamais vu sourire. Vagnol, au bout de dix ans, gardait encore dans l'oreille l'intonation féroce des paroles suivantes :

— La première fois que vous vous permettez de me faire une blague, je vous couperai les oreilles; la seconde fois, je vous casserai une patte... celle que vous voudrez; et la troisième, comme je n'ai pas l'intention de passer mon temps à vous mutiler, je vous brûlerai, purement et simplement, la cervelle... Vous avez bien compris? Vous savez que je ne plaisante pas, moi!

Vagnol, qui craignait les coups comme Panurge, s'était tenu pour averti. Il avait prudemment écarté Maigrinet du champ de ses opérations. A peine lui adressait-il la parole, dans la crainte de ne pouvoir, à l'occasion, résister à un subit et regrettable entraînement.

Cette exclusion n'avait pas échappé à ses compagnons de soirées. Elle était pour eux un sujet tout indiqué de railleries, quand il poussait parfois la vantardise jusqu'à prétendre qu'aucun de ses contemporains n'était à l'abri de ses atteintes.

— Et Maigrinet? criaient-ils à la fois de tous les côtés, et Maigrinet?

— M. Maigrinet est à part... je respecte ses cheveux blancs.

— Avez-vous respecté les nôtres?

— J'ignore leur nuance. Vous êtes tous chauves comme des pommes d'escalier.

Sans le laisser paraître, Vagnol sentait que sa réputation était en jeu, et qu'à ménager ainsi le féroce Maigrinet, il risquait de descendre du piédestal où l'avaient placé, non pas l'admiration, mais les rancunes de la plupart de ses concitoyens. Aussi résolut-il de frapper un grand coup.

Et, un soir, négligemment, il laissa tomber ces mots :

— Si je voulais, je ferais croire à Maigrinet qu'il est aveugle!... Mais je ne veux pas, à cause de ses cheveux blancs.

— Dites donc tout de suite que vous avez peur de lui, répondit un des assistants.

— Eh bien, vous allez voir ça tout à l'heure, quand il arrivera. Mais que la responsabilité du crime auquel vous me poussez retombe sur vos têtes. Comme feu Pilate, je m'en lave les mains... Une recommandation : puisque vous êtes mes complices, vous obéirez aveuglément, c'est le cas de le dire, à mes ordres... Silence, messieurs, voilà notre victime.

Maigrinet, sa canne sous le bras, l'air aussi hargneux que d'habitude, venait de faire son apparition. Comme la température était fraîche, il était enveloppé d'un long pardessus, une antique houppelande grise, qui lui descendait presque jusque sur les talons.

Vagnol s'avança à sa rencontre, la main tendue.

— Comment va ce cher ami?

— Très bien, répondit Maigrinet, d'un ton sec, en se débarrassant de sa canne et de son pardessus.

Il prit un journal qui traînait sur une table, et vint s'asseoir près du poêle.

Vagnol le suivit.

— A votre âge, fit-il, vous lisez encore sans lunettes?

— Puisque je vois aussi bien qu'à vingt ans.

— Vous avez de la chance. Ce n'est pas moi qui pourrais en dire autant. Ne fatiguez pas, cependant, votre vue.

— Elle durera bien autant que moi.

— On croit cela; et puis, un beau jour, un accident arrive, bonsoir! la lanterne est éteinte.

Maigrinet, qui venait uniquement pour lire les journaux, eut un geste d'impatience. L'ex-aveugle, ne jugeant pas à propos d'insister, s'éloigna et vint prendre place à une table où se tenaient trois de ses amis.

— Faisons-nous une manille?

— Si vous voulez.

On se mit à jouer. Un quart d'heure après, on entendit une espèce de grognement. Un des joueurs, se penchant pour voir sous la table, demanda :

— Est-ce qu'il y a un chien, ici?

— Non, dit Vagnol, en jetant ses cartes, c'est notre ami Maigrinet qui ronfle... Regardez, le sommeil de l'innocence. J'ai presque envie de l'épargner... Enfin, *alea jacta est!*... Messieurs, je compte sur votre concours; rabattez les rideaux, éteignez le gaz.

La salle fut plongée dans la plus profonde obscurité.

— Et maintenant, à vos jeux; surtout, ne trichez pas. Annoncez fort, plus haut que ça... Très bien.

Tous avaient compris, et, par des annonces fantastiques, firent semblant de jouer. Vagnol, de son côté, criait comme un forcené. Sa voix éclatait en coups de tonnerre. Les minutes s'écoulaient. Quelques assistants, malgré leur bonne volonté, commençaient à trouver que la plaisanterie se prolongeait outre mesure. Ils n'osaient bouger, dans la crainte de s'éborgner ou de renverser les tasses. Ils restaient sur leurs chaises, droits comme des piquets, avec des fourmillements dans le dos et le long des jambes.

Mais un cri désespéré, un cri effroyable, qui n'avait presque plus rien d'humain, les fit sursauter sur leurs sièges.

— Oh! mon Dieu!... Je suis aveugle!

— Aveugle! s'écria à son tour Vagnol, ce n'est pas possible. On ne perd pas la vue en cinq minutes.

— Quand je vous dis que je n'y vois rien, rien, c'est affreux.

— C'est la fraîcheur de la soirée... ou la clarté du gaz qui aura subitement paralysé votre nerf optique.

— Je vous en prie, allez vite chercher un médecin.

— Malheureux! vous ne songez donc pas au gaz? C'est à la lumière du jour seulement qu'on pourra examiner vos yeux. Ne vous désolez pas, une nuit est bien vite passée... Nous ne voulons pas vous abandonner ainsi; je vais vous reconduire. En attendant, à cause de la fraîcheur, je crois qu'il serait prudent de vous bander les yeux. Tenez, j'ai justement un mouchoir propre. Ne bougez pas, je vais vous mettre moi-même le bandeau.

A tâtons, Vagnol lui appliqua sur les yeux l'épais et large mouchoir qu'il avait apporté en prévision; puis, tout bas, il ordonna de rallumer le gaz. Maigrinet ne s'aperçut de rien. Il avait la face affreusement contractée. Il ne cessait de gémir.

— C'est féroce, murmura un des assistants; j'ai envie de lui enlever son bandeau.

Un regard terrible de Vagnol le cloua sur place.

— Allons, je vais vous accompagner. Enfilez votre pardessus; voilà votre chapeau, votre canne... Ne touchez pas votre bandeau, car vous allez être obligé, peut-être, de garder, pendant quelques jours, la chambre noire.

— J'y resterai six mois, s'il faut, pourvu que je recouvre la vue.

— Espérons que la guérison ne sera pas aussi longue, ajouta l'ex-aveugle, en prenant le malheureux par le bras.

Ils sortirent, suivis à distance par quelques habitués du café.

Quant à Vagnol, il accompagna l'« aveugle » jusque dans sa chambre à coucher.

Il le remit à sa vieille servante, qui se prit à pousser des hauts cris et à parler, elle aussi, d'aller, en toute hâte, chercher un médecin.

— Non, Pélagie, non, M. Vagnol a raison; il faut attendre le jour... Vagnol, mon ami, puisque vous avez eu la bonté de m'offrir votre bras, vous allez m'aider à me mettre au lit.

Celui-ci fit la grimace; il ne s'attendait pas à tant d'exigence; mais il ne pouvait refuser ce dernier service. Il déshabilla « son ami » comme un enfant, le coucha avec toutes sortes de soin et lui rabattit sur le nez le bonnet de coton trouvé sous le traversin.

— Tâchez de vous reposer, et demain matin, si je suis remis moi-même de la secousse, je viendrai prendre de vos nouvelles.

— Une minute, dit Maigrinet, la voix palpitante d'émotion; je vous ai méconnu, mon cher Vagnol. Au fond, je le reconnais aujourd'hui, vous êtes le meilleur des hommes. Tant que j'aurai un souffle de vie, je me souviendrai de ce que vous avez fait ce

soir pour moi. Pardonnez-moi si je vous ai blessé parfois par mes rebuffades. Que voulez-vous? Je n'avais pas d'autre moyen pour éviter ces farces que vous prodiguez un peu trop, soit dit sans vous offenser. Je vous en prie, oubliez le passé, et, sans rancune, donnez-moi la main.

Vagnol mit sa main dans celle de « l'aveugle » qui, après l'avoir serrée avec un trouble grandissant, la porta à ses lèvres.

— Calmez-vous, Maigrinet, je vous en supplie; je sens des larmes rouler sous mes paupières... Au revoir... Ne découvrez pas vos yeux avant la visite du docteur.

(A suivre.)

BOUTADES.

Un coiffeur avait commandé un enseigne à un peintre, avec ces mots :

AU CHÊNE D'ABSALON
Salon de Coiffure.

Le peintre commençait à s'exécuter lorsqu'il s'aperçut que, sur la plaque que lui avait fournie le coiffeur, il lui serait impossible d'y faire entrer toutes les lettres.

Il eut l'ingénieuse idée d'en retrancher quelques-unes et quelques jours plus tard on pouvait lire au-dessus de la boutique de notre artiste capillaire

Au Chêne d'Absalon de Coiffure.

La saison de Vichy ne s'est pas close, dit l'*Echo de Paris*, sans qu'un de ses rédacteurs, sollicité par la princesse K..., ait buriné son album un madrigal que voici :

Ici, sur la foi des gazettes,
Madame, on croit venir au port.
Mais les malades ont grand tort
De prendre les eaux où vous êtes.
Vos yeux nous font, à parler franc,
Mainte blessure inexorable,
Si bien qu'on arrive souffrant
Et qu'on s'en retourne incurable.

Dans le temps où les pasteurs interrogeaient du haut de la chaire, non seulement les enfants, mais les hommes et même les vieillards, cette question fut adressée à un meunier :

— Récitez le huitième commandement.

— Cela ne me regarde plus, monsieur le ministre, j'ai remis le moulin à mon fils.

PEU GALANT.

La femme. — Qu'est-ce qu'on nomme le parti de l'opposition, dont on parle si souvent dans les journaux?

Le mari. — Le parti de l'opposition est dans l'Etat ce que la femme est dans le ménage.

THÉÂTRE. — Dimanche 28 novembre, **Le Maître de Forges**, pièce en 5 actes par Georges Ohnet, et **le Truc d'Arthur**, comédie en 3 actes. Les plus difficiles et les plus exigeants auront de quoi se satisfaire avec un pareil programme. Le légendaire succès du **Maître de Forges** suffirait seul à la réclame d'une semblable soirée, et l'adjonction sur l'affiche du **Truc d'Arthur**, garanti au public de dimanche prochain, des émotions, et des accès de gaieté, des plus sincères et des plus fréquents.

Jeudi 2 décembre, **L'Avare**, comédie en 5 actes de Molière.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET, LAUSANNE
Agendas de bureaux pour 1898.

VIENT DE PARAITRE :

Au bon vieux temps des diligences

Deux conférences données à Lausanne

par **L. MONNET**

avec couverture illustrée par **R. LUGEON**.

En vente au

bureau du CONTEUR VAUDOIS et chez tous les libraires.

Prix : 1 fr. 50.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.